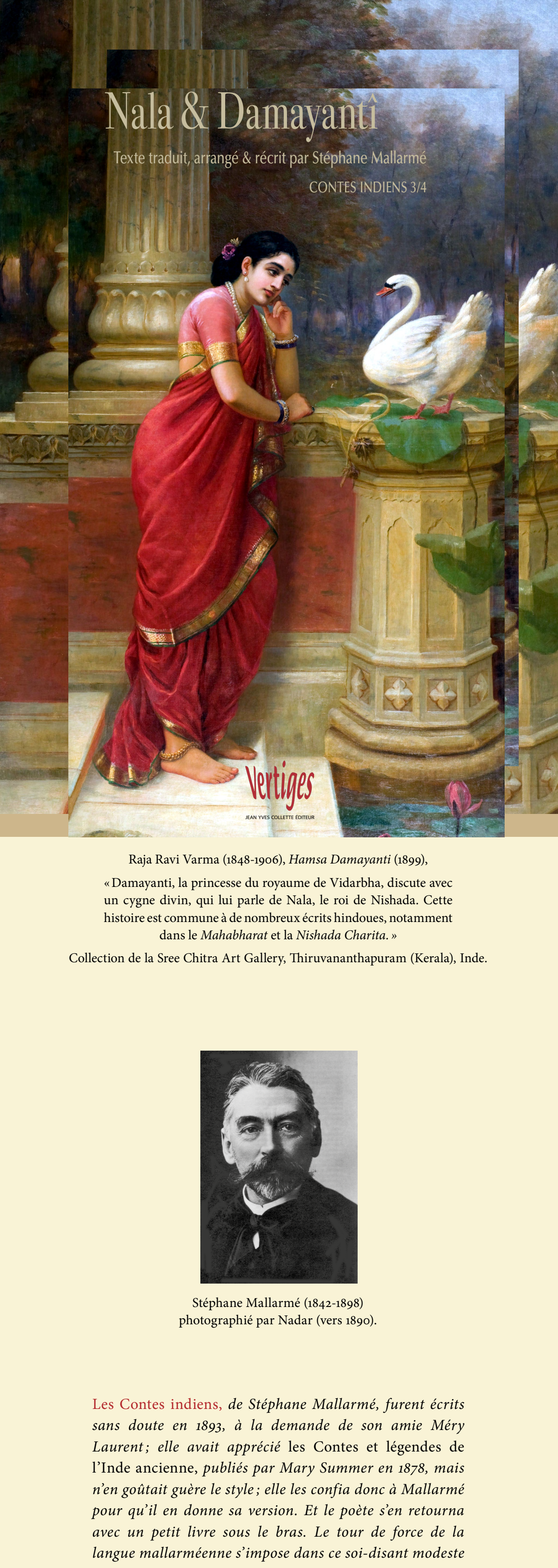
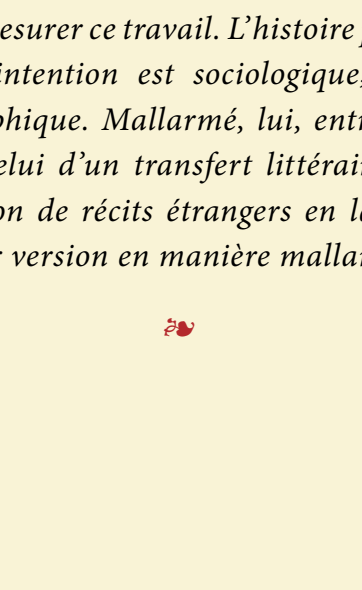

Nala & Damayantî
Texte traduit, arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé
CONTES INDIENS 3/4
Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Raja Ravi Varma (1848-1906), *Hamsa Damayanti* (1899),

« Damayanti, la princesse du royaume de Vidarbha, discute avec un cygne divin, qui lui parle de Nala, le roi de Nishada. Cette histoire est commune à de nombreux écrits hindoues, notamment dans le *Mahabharat* et la *Nishada Charita.* »

Collection de la Sree Chitra Art Gallery, Thiruvananthapuram (Kerala), Inde.



Stéphane Mallarmé (1842-1898)
photographié par Nadar (vers 1890).

Les Contes indiens, *de Stéphane Mallarmé, furent écrits sans doute en 1893, à la demande de son amie Méry Laurent ; elle avait apprécié* les Contes et légendes de l'Inde ancienne, *publiés par Mary Summer en 1878, mais n'en goûtait guère le style ; elle les confia donc à Mallarmé pour qu'il en donne sa version. Et le poète s'en retourna avec un petit livre sous le bras. Le tour de force de la langue mallarméenne s'impose dans ce soi-disant modeste exercice de réécriture ; il n'en modifie pas l'histoire mais modèle la composition, le vocabulaire et la syntaxe et, loin d'aventurer des greffons, il façonne un conte nouveau dont le merveilleux n'est plus contenu dans les aventures et leurs conséquences morales mais est tout entier déployé dans le style. C'est la juxtaposition des deux versions dans un même recueil, celle de Mallarmé et celle de Mary Summer, qui permet de mesurer ce travail. L'histoire préoccupe Mary Summer ; son intention est sociologique, conservatrice, quasi ethnographique. Mallarmé, lui, entreprend un tout autre travail, celui d'un transfert littéraire qui ne serait pas la traduction de récits étrangers en langue française mais leur version en manière mallarméenne.*

❧

NALA & DAMAYANTÎ

DAMAYANTÎ, entourée de compagnes nombreuses, folâtrait dans les jardins du sérail. Un printemps, les arbres renouvelant une parure de vert tendre ou émeraude, et le gazon, de fleurs. Tout à coup la princesse aperçoit une volée d'oiseaux, s'abattant sur le bosquet, en lignes serrées, jusqu'à obscurcir l'air. Agréable jeu, elle pense, que donner la chasse à tant de plumes et de courir, les belles rieuses, toutes, c'est un autre blanc tourbillon. Femmes et cygnes ici confondus, des cols se courbent ou s'enlacent, rivalisent, mais aux malins oiseaux l'art de coquettement se dérober et fatiguer leurs charmantes adversaires. Damayantî se montre la plus ardente à cette course folle. Le cygne poursuivi s'arrête et, liant l'épaule ronde de la jeune fille, lui murmure : « Princesse, un roi respire, le plus beau des hommes, parce que tu es la merveille des femmes : Nala, maître du Nichadha[*], seul époux digne de toi. »

[*] On ne connaît pas avec certitude la situation de ce royaume, mais il ne devait pas être loin de celui de Vidarbha (aujourd'hui Béhar), le pays de Damayantî.

Le cygne, secouant sa neige, disparaît, la vierge reste frappée au cœur ; elle ignore que, loin de là, passant sur un bois, il jette ce cri à quelqu'un, pensif à l'intérieur : « Je te suppliai, grand roi, d'épargner ma vie et de me rendre à l'espace ; tu le fis et, selon ma promesse, je parlai à Damayantî de façon qu'elle n'aime jamais autre que toi. » Le roi qui, sous prétexte de chasser, enfonçait son amour au sombre des feuillages, posa à terre l'arc et les javelots inutiles : d'un homme épris ainsi, le gibier n'a rien à craindre. Oies, faisans, gazelles couraient impunément sous ses yeux. Il songeait à la fille chérie du vaillant Bhîma, roi des Vidarbhains, la fastueusement et légendairement belle Damayantî.

Au même instant, elle, le délice, dont se baissaient les longs yeux toujours quand on exaltait le fils inconnu du roi du Nichadha, lui vouait particulièrement sa rêverie. Impossible de plus longtemps se le dissimuler : elle l'aime, ce héros dont la renommée chante la louange. Une langueur altère les contours harmonieux du jeune corps, le visage décoloré : et ses yeux, seuls, au lieu d'elle, vivent, obscurcis et grandis. Ni sommeil ni rire et, autant que le médecin, les compagnes de l'enfant restent incapables de distraire son mal. Le vieux monarque, mieux conseillé par la tendresse paternelle, se souvient que la princesse a quinze ans et que c'est temps de la marier : il fait proclamer, d'accord avec les ministres, à son de cloches, le Swayambara de sa fille bien-aimée[*].

[*] L'assemblée où une jeune fille choisit, entre les prétendants à sa main, celui qu'elle préfère.

Grand émoi au ciel et sur la terre, parmi les dieux et les rois : quiconque a le droit d'aspirer à la main de Damayantî se dirige vers la capitale du Vidarbha. Nala n'est pas le dernier à se mettre en route. Quatre dieux le considèrent sur son char tiré par des éléphants enguirlandés, et sont extasiés, à la beauté de ce mortel ; ils fondent de la voûte céleste et l'arrêtent au passage.

« Nichadha[*], tu nous fus dévoué toujours ; nous avons besoin de tes services : sois, maintenant, notre ambassadeur, dans une affaire importante.

[*] Les dieux l'appellent ainsi du nom de son royaume.

— Quoi ? je le ferai, répond sans hésiter le pieux amant.

— Si tes yeux peuvent supporter l'éclat de cette gloire, tu vois Indra, Agni, Varouna et Yama[*], qui aspirent à la main de la très belle Damayantî. Cours la prévenir, de sorte qu'elle choisisse l'un de nous.

[*] Indra, le roi des dieux, maître du tonnerre, Agni, dieu du feu, Varouna, des eaux et Yama, le maître des enfers.

— Immortels, qu'exigez-vous de moi ? puis-je plaider votre cause, moi qui viens ici dans un but, pas autre que vous ? Un homme peut-il disposer de telle influence sur la femme qu'il aime éperdument... Ma langue restera muette, en la présence de celle qui enchaîne aussi mon âme.

— Tu l'as promis ; tu ne peux te dédire.

— De grâce, seigneur Indra, une seule observation : comment pénétrerais-je chez la princesse ? Souvenez-vous ; les appartements des femmes sont gardés de près ; et terribles les ordres du roi.

— Cela t'arrête, mortel timide ; Indra saura t'introduire dans le gynécée. »

Par la puissance du dieu, Nala se trouva transporté, à l'instant, parmi les glaces du sérail : vertigineux, ébloui.

Repos, éventails agités par les femmes de Damayantî, autour d'elle ; les lampes éteintes, la fraîcheur du soir inonde librement chaque ouverture. Légère comme les nuées flottant après une pluie d'automne, la vierge royale ondule sur l'argent et la soie d'un duvet de cygne, on croirait la blancheur semée par l'envol du cher messager, dont la confidence la trouble encore. La lune infiltrait ses rayons dans l'ombre dénouée d'une chevelure incomparable et jusqu'à ses prunelles cachées sous les points vacillants de cils noirs : les yeux s'y ferment, au milieu de cette tête pâlie ils évoquent un lotus avec une abeille double endormie dans sa corolle. Seules brillent des lèvres avec un feu de rubis, sur leur chaste grenade la bouche d'un vainqueur n'a jamais désaltéré sa soif. Plutôt le bouton du Tchampaka avant de devenir vermeil, le contour clair des joues. Quelques gouttes de sueur, ingénu collier glissé, perlent aux bras, aux épaules ; au sein, que soulève l'avenir.

Le héros tressaillit des secrets de cette beauté surprise quoique inviolée. Fleur irrespirée encore, fruit au goût de mystère, Nala, devait-il renoncer à te posséder : en s'exprimant, devant toi, pour d'autres que pour lui !

Un cri, jeté par les femmes du sérail, devant un homme, les lampes précipitamment rallumées : la colère s'évanouit à l'aspect de Nala : « Est-ce un homme ? présumaient-elles ; plutôt un Gandharva, un Yakcha[*] ? La bienséance seule contint la rumeur de leur admiration. Damayantî ouvre les yeux et regarde celui qu'elle n'avait encore vu qu'en rêve : debout, toute rougissante : « Parle vite ; qui es-tu ? Sur l'aile d'un génie, ou sinon comment vins-tu ?

[*] Gandharva ou musicien du ciel d'Indra. Yakcha, gardien des trésors du dieu des richesses.

— Pardonne ma hardiesse, reine ; je suis envoyé, près de toi, par les dieux et grâce à eux, j'ai pu arriver jusqu'ici sans être vu. Indra, Agni, Varouna et Yama aspirent tous quatre à ta main et te pressent de choisir. »

Nala, épuisé par l'effort ; il y a des missions pénibles à remplir. Un sourire candide s'épanouit sur le visage de Damayantî. « Je respecte et j'adore les dieux, dit-elle, mais je t'ai, toi seul, choisi pour époux : ma richesse ou moi, la plus grande que j'aie, en toute confiance, Seigneur, je te la donne.

Prends. Ne l'as-tu pas deviné, l'amour me consume et je n'ai fait convoquer l'assemblée des rois dans un espoir autre que devenir ta femme. »

Le héros se sent faiblir devant cette ingénue et franche tendresse, mais fidèle au devoir et à la foi jurée : « Comment préférer un homme, quand les immortels t'adressent leur vœu ? Tu les dédaignerais pour celui qui n'égale la poussière de leurs pieds. Agni, le souverain des êtres, qui doit, un jour, consumer la terre ; Yama, qui retient les hommes dans le devoir, selon la crainte des châtiments ; Varouna, le seigneur des eaux ; Indra, maître du tonnerre, roi des dieux, fléau des Dânavas[*], tu les refuserais !

[*] Titans, ennemis des dieux.

— Je t'aime, Nala ; à mes yeux tu es plus grand qu'eux tous. Repousse-moi, je chercherai dans le poison, le feu ou le fleuve, le seul oubli de ma douleur.

— Ah ! mon amour vaut le tien. Si je me consumai, nuit et jour, avant de te connaître, qu'est-ce à présent, ô fille nonpareille : mais ne négligeons que je suis venu ici défendre les intérêts des autres, pas les miens. Si je trahis les dieux, ne crains-tu, ô bien-aimée, sur nous, la vengeance de ces êtres puissants, qui donnent la mort ? »

Un jet de larmes s'échappa des yeux de Damayantî ; ressource suprême chez la femme, quand elle n'a rien à répondre devant un argument terrible : « Ils te tourmenteraient, c'est vrai ; mais (relevant la tête, où le vouloir illuminait de grands yeux) j'ai trouvé un moyen qui concilie tout : présente-toi demain à mon *swayambara,* devant tous, je te choisis pour mon époux. Les dieux ne te reprocheront rien ; leur dépit, s'ils en éprouvent, ou la colère, retombera sur l'unique coupable. Adieu, noble guerrier, sors au plus vite du sérail, où l'on pourrait te surprendre. »

Nala obéit, mais sur le seuil de l'appartement, il se retourne : penchée hors de sa couche, la vierge le suivait d'un regard passionné, qui semblait dire : « Je t'envoie mon cœur ; qu'il ne me revienne plus ! »

La splendeur d'un empire se prodiguait aux cérémonies du *swayambara.* Les rois, à l'heure dite, se pressaient sous l'arcade extérieure à un colossal amphithéâtre. Soutenue de colonnes d'or, une estrade porta tous les prétendants. À voir, planant sur la foule, leurs robustes bras noueux comme des massues, des coiffures bouclées, d'arqués sourcils, les pendants d'oreille alourdis de pierreries, moins que les yeux, étincelant, on eût rêvé de grands lions parés se rassemblant sur la montagne. Damayantî se montra la dernière, suivie de deux files de cent femmes l'une formant son cortège habituel : toutes avec des diaprés parasols ou des écharpes versicolores en signe de joie, levés comme pour une danse. Une fureur d'admiration surgit devant la princesse, plus miraculeuse que jamais. Aucun prétendant qui à ce moment osât faire un vœu pour son compte : chacun s'oubliait ; il fallut la proclamation magnifiée par les trompettes, du nom de ces rois pour qu'isolément, ils vinssent défiler, aux pieds de la précieuse enfant. Ici se produisit un incident étrange. Les dieux, usant de ruse, prirent tous quatre la forme de Nala : et cinq figures, la même, passèrent au regard que préparait la jeune fille. Angoisse et comment s'y reconnaître ! Damayantî, en cette occasion, adressa aux dieux un appel entendu ; qui d'une âme si pure et d'un si fervent élan les toucha. Voici qu'aussitôt elle les distingue avec les caractères qui leur sont propres : exempts de poussière et de sueur, le regard immobile et le corps ne touchant pas terre[*] ; lui, Nala, avec ses deux pieds au sol, son ombre sur le sable allongée, clignait des yeux, le front humide de transpiration et ses couronnes flétries. La charmante marcha vers le héros et, d'un gracieux embarras, lui jeta une guirlande autour du cou. Ainsi se déclara le choix de la vierge royale, aux applaudissements répercutés de la foule vaste et lointaine saluant le vainqueur ; tandis que les dieux, confus, partirent, en riant ironiquement.

[*] Selon les Hindous, l'œil des dieux reste toujours ouvert sans clignement ; leurs pieds ne touchent pas le sol et leur corps ne fait pas d'ombre.

Noces immédiates, magnifiques, on célébra le sacrifice du cheval[*], toutes les offrandes d'usage exhalèrent leur parfum aux divinités ; malgré que dans le fond de l'âme, le vieux Bhîma regrettât de n'être pas le beau-père d'un des quatre habitants du ciel. Le roi du Nichadha emmena sa jeune épouse dans les jardins de son royaume ; le couple oubliant, au bord des bassins et dans le labyrinthe fleuri, les obstacles dont il avait triomphé ; et deux roses qui ne s'effeuillaient était la bouche de l'un et de l'autre partout se cherchant avec félicité. Un fils, une fille naquirent, gages prompts de leur amour.

[*] L'*Asvamêdha* « sacrifice du cheval » n'avait lieu que dans les circonstances solennelles. Seuls les rois le célébraient, dont l'ambition était d'atteindre au pouvoir d'un monarque universel.

Tout bonheur ne fait qu'écarter peu de jours l'angoisse, il ne la détruit pas : un génie malfaisant, nommé Kali, lui aussi, soupirait pour la princesse, il jura de se venger. La cuirasse de vertu enveloppant Nala cache un défaut, le roi est joueur : passionnément : à tout, son royaume, les cités, les sujets, engager sur un coup de dés ! Il accepte une partie que propose son frère Poushkara. Kali s'insinue en lui, l'envahit et commande. La chance tourne contre le roi, souriant et presque indifférent d'abord : son or, brut ou monnayé, ses chars, ses attelages radieux, tout, jusqu'à ses bijoux et des vêtements, il les perd successivement. Les dés, en retombant, marquent par un bruit strident leur inimitié envers Nala : son désespoir les lance dans l'espace comme on montre le poing, toujours ils le trahissent. Le joueur s'obstine, tremble, chancelle ; fiévreux de ne manger trois jours et le coin des paupières brûlé par l'insomnie. Cris, des ministres, du peuple, qui veulent pénétrer chez le souverain et l'arracher à la lutte insensée : tous forcent les portes, figés au seuil, devant le roi qui n'a plus à perdre que son royaume. Damayantî paraît. Le malheureux, dans son délire, n'entend ni les remontrances de ses conseillers ni la supplication de celle qui pouvait tout sur son cœur. Ses yeux hagards, dardant les dés, il les invoque, les menace et, tant qu'un enjeu restera, sa main crispée agite la ruine. Avec fascination, l'épouse, la foule, les dieux eux-mêmes, du haut du ciel, suivent, muets, l'acte impie. Les suprêmes dés rejaillissent avec une joie sinistre, c'en est fait ; le glorieux royaume n'appartient plus à Nala. Poushkara ricane à la victime : « Continuons ! je t'ai gagné tout, excepté Damayantî ; or, si tu m'en crois, fais enjeu avec Damayantî. »

Profanation devant quoi recula le démon qui trouble Nala : l'infortuné, sans répondre, arrache ses parures, les jette dédaigneusement aux pieds de son adversaire, s'enfuit. Damayantî reste à la porte du palais, attendant son mari, ses deux enfants conduits à leur aïeul. Abandonnés de tous (« À mort ! menace Poushkara, quiconque accompagnera le couple royal »), Nala et Damayantî quittent la ville où ils ont régné. Ils marchent au hasard d'un sentier de forêt. « Ô dés, hurle l'impuissant comme la rage le serre au cœur, noirs combattants qui ne cédez à l'objurgation ni aux prières, les rois, si vous les possédez, devant vous courbent la tête : vous me brûlez, charbons célestes, de désir encore et de regrets, vous m'avez tout pris, je vous maudis, ô dés impitoyables[*] ! – Toi, femme innocente, porteras-tu le poids de mes fautes ? Voici, devant nous, la route du sud ; là-bas derrière les monts Vindhyas et la rivière Payôchnî, est le royaume natal de Vidarbha, désormais tu dois y vivre auprès de tes parents. – Viens-y avec moi, cher époux ; mon père sera heureux de cette hospitalité et de réparer les torts de la fortune à ton égard. – Y songes-tu ! reparaître en mendiant où j'ai brillé roi : implorer la pitié de ton père, moi qui me crois encore son égal ! – Alors, je ne te quitte pas monarque je t'aimai, je t'aime davantage pauvre et dénué. Nous serons riches encore, s'il reste à Nala mon bras pour le soutenir, mon sein pour qu'il y repose sa tête, et ma voix et mes yeux où goûter l'oubli de ses chagrins. – Ô Damayantî, les dieux ont pétri de ciel la femme, dont le dévouement console l'homme affligé et je ne me plaindrai plus du sort, ma bien-aimée. »

[*] Voyez l'hymne au dieu du jeu, dans le *Rig Véda.* Traduction Langlois, 2e édit., p. 531.

Une cabane ; déserte, elle se présenta sur la route au couple exténué par quatre jours de marche et de faim, son toit leur accorde du moins le sommeil, sous les roseaux. Nala les heurte du front, il ne dort pas ; Kali, le mauvais esprit, le hante de pensées d'orgueil. « Sur la terre, sans natte et sans couverture, voilà donc couchée celle qui ne posait ses sandales que sur des tapis de fourrures et de plumetis : sa chevelure y coule souillée et découvre un visage ignorant la poussière jusqu'ici que de l'aile des papillons la frôlant au détour. Le droit, l'a-t-il, Nala, de vouer à tant de privations la princesse méconnaissable qui rieuse et illustre l'a choisi entre tous. Vivre ainsi déchu, lui, auprès de la femme aimée, quelle humiliation : mieux, mourir ! » Le spectre de soi, il va et vient entre les murs chétifs, en proie à l'assaut d'une lutte. Qu'il parte, Damayantî retrouvera peut-être un destin meilleur ; mais, seule, laisser, dans les jungles, à la dent des tigres et des serpents, la confiante qui s'endormit sous sa protection : aura-t-il ce triste courage ? Vingt fois l'entraîne Kali, mais la pitié le reprend. Le démon vainc. Nala jette un regard obscurci de larmes sur celle qu'il abandonne : « Femme très chérie, n'ose-t-il proférer, que les dieux t'environnent de leur protection : puisses-tu, loin de Nala, connaître le bonheur qu'il ne sut te donner ! » Éperdu, cette fois et sans plus retourner la tête.

Damayantî s'éveille souriante, au soleil qui pénètre, ses yeux cherchent le roi ; doucement elle l'appelle puis avec des cris ; que le cruel écho renvoie, ô solitude ! – « Quoi ! est-ce possible ? Nala, tu n'as pas profité de mon sommeil pour me délaisser ; comme l'éléphant, sa compagne, au silence de la forêt. T'ai-je offensé, mon Seigneur, non : me suis-je plainte, jamais. À ta suite mes pieds se déchiraient aux ronces. Tes souffrances, la faim, ne les ai-je conjurées avec ma caresse ? Je suis folle de m'inquiéter. Tu n'es pas parti. Tu épies ma douleur, caché dans un buisson, m'entends pleurer et ne viens pas me consoler, ingrat ! le jeu méchant, cesse-le, au plus vite. »

L'antilope bondit, qui veut rejoindre son troupeau ; elle, en esprit, de même : jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus douter de l'affreuse vérité. « Hélas ! (s'agenouillant) coupable, il ne l'est pas ; mais à plaindre plus que moi : et que deviendra-t-il, privé de sa compagne ? »

Immolation sublime du véritable amour : elle-même s'oublie et cherche des excuses à qui la précipita dans le malheur.

Une liane prodigieuse se balance, mue d'aucun vent et dans le calice qu'elle laisse pendre gemmé d'une sombre pierreries, Damayantî n'a pas reconnu le boa, qui gueule ouverte et regard étincelant, va la mordre. À ses cris, accourt un chasseur de gazelles ; une flèche, le reptile se déroule mort. La princesse sortie d'un évanouissement, dirige, à travers son effroi, des mots fervents vers son libérateur, comme par les déchirures de sa robe sourit et remercie la blancheur de sa chair suave : un danger menace, pire, elle le pressent à l'œil ardent du chasseur qui ne quitte pas ses charmes. Bras ouverts, approche l'homme ; mais elle, douée d'une autorité inconnue, lance à peine un geste, que l'audacieux roule de son long à terre, comme un arbre étendu par la foudre. Les dieux étaient venus en aide à leur protégée. Reprendre sa course, voir des tigres dont la gueule sinistre et rose lui paraît innocente à côté des baisers d'un violateur ou, dans sa course, rencontrer des troupeaux de buffles et d'éléphants, ouïr le rugissement et le miaulement des lions, des panthères et des léopards : terreur moindre pour elle que l'apparition des sauvages et des Rakchas[*] surtout aux formes hideuses. Fuyant les humains, elle gravit des roches, s'égare dans les grottes, entend se perdre des torrents et bouillonner des cascades, traverse des marais, côtoie des étangs, des lacs, des rivières. Tout et meurtrir ses membres aux branches enchevêtrées des arjounas, jambousiers et bambous, à mille épines, plutôt que le face à face avec qui n'est pas son époux. Elle le redemande, tantôt à l'arbre *asôka*[**] qui conjure le chagrin, tantôt au mont Vindhya, porte-étendard de la forêt, dont les cent pics divisent et soutiennent les nuages ainsi que d'orageuses étoffes.

[*] Génies malfaisants, espèces d'ogres.

[**] *Asôka,* en sanscrit, signifie « sans chagrin ».

La voici qui approche d'un ermitage : des anachorètes, sereins, y vivent dans la contemplation divine. Son histoire ; et cette prière : « Eux, les pieux voyants de l'avenir, en raison de leur austérité ; qu'ils consentent à lui dire si elle reverra Nala : sinon, plus rien, pour elle, à démêler avec la vie.

— Tu reverras Nala » répond le chœur des ermites : puis, les feux consacrés, les cabanes et jusqu'à la rivière qui coulait à travers la prairie, tout disparaît. Un mirage qui s'évanouit, ou son rêve ? la fugitive se retrouve seule dans la forêt.

Elle suit une caravane. L'œil égaré, pâle et amaigrie, le reste de son vêtement en lambeaux comme sa chevelure souillée de poussière, errant sans trêve, elle avise la troupe des voyageurs en quête d'un gué pour traverser le fleuve. Son déplorable aspect met en fuite plusieurs : plus perspicace, le chef devine, en cette mendiante, une femme d'un rang élevé.

« Es-tu la déesse de ces bois ou l'épouse du fleuve ? » Mais : « Homme vénérable, dis si tu vis marcher un guerrier aussi majestueux que le lion qui secoue sa crinière. Je te le nomme, Nala, roi, mon époux et le cherche nuit et jour. » Le chef de la troupe n'a rencontré que les fauves naturels à la forêt. La caravane, du reste, en route depuis longtemps, atteint le terme de la course, Tchédi, capitale des États du roi Soubahou ; dont elle est proche. Damayantî se joint aux voyageurs.

Un lac parfumé de lotus, on y campe le soir, parmi l'abondance de toute chose bonne à la vie, bois à se chauffer, sources à se désaltérer ; le bétail paissait de grasses prairies, des femmes cueillant les fruits, des hommes visant le gibier. Soudain, la caravane endormie après le repas, un roulement de bruits et de heurts dans l'espace, qui n'est pas l'orage ; ni les blocs déchirés d'une montagne s'écroulant du sommet à la base ! Apparaît un troupeau d'éléphants sauvages en chemin pour boire dans le lac : il a, de loin, humé la présence de frères captifs et, sur eux, se précipite, ivre de fureur et d'amour. Hommes, tous, et femmes leurs enfants à la mamelle, de fuir, engourdis, hagards, donnant du front dans les arbres ou précipités en des trous. Les chameaux affolés choquent leurs sacs de marchandises éventrés qui font pleuvoir les diamants : le feu, qui vient de prendre, achève le tumulte. La trompe haut dardée pour la soustraire aux flammes, fous, brûlés ou noircis, les éléphants, de leurs défenses, de leurs pieds lacèrent et broient les hommes, les bêtes, les richesses, piétinent l'or et le sang. « Tout s'annonçait bien : d'où ce désastre ? » parlèrent, en se comptant, les quelques survivants :

« Certainement, cette grande femme à l'œil égaré nous a jeté un sort : une Rakchasi ! Il faut la tuer à coups de pierre. »

« Ils ont raison ! » s'écrie Damayantî, cachée derrière un arbre et, entendant ces menaces, elle se sauve comme se fuyant elle-même. « Je porte malheur à qui m'approche. Ma faute, laquelle ? pour être en butte à tant de maux. Subirais-je la vengeance des dieux que j'ai refusé de choisir pour épouser Nala ? »

La fugitive arrive seule dans la ville de Tchédi. Les habitants prennent le frais sur les places publiques, ils considèrent avec étonnement cette femme moins qu'en haillons, marchant comme une insensée, les enfants la poursuivent et la huent. De la terrasse, rosie aux derniers feux du ciel, la mère du roi, qui a vu le cruel divertissement, envoie à l'étrangère sa nourrice, on l'introduit dans le palais. « Ô toi, yeux aussi grands que d'une déesse, tu brilles, sous ces loques, comme l'éclair dans un nuage ; dis-moi, n'es-tu pas une immortelle ? »

Instruite par l'expérience, Damayantî juge prudent de dissimuler sa haute naissance. Mais : « Grande reine, je suis une humble ouvrière qui erre dans la forêt, nourrie de fruits sauvages et reposant sa tête où la nuit vient la surprendre. Voici des mois... J'avais un mari, tendrement aimé, mais possédé aussi par la passion du jeu. Il perdit tout notre avoir et s'enfuit, pour cacher sa confusion : dès lors, je cessai de prendre un jour de repos et cours la terre pour ressaisir celui qui m'a laissée.

— Sèche tes larmes (tout attendrie et embrassant Damayantî) ; ma fille Sounandâ a ton âge, tu seras sa compagne. Reste avec nous, ne désespère pas ; on enverra, partout, des messagers, pour découvrir la retraite de cet époux. »

La jeune femme accepte avec empressement une offre inespérée.

Un jour, elle aide sa nouvelle amie, et la mère excellente de celle-ci, à recevoir avec le respect dû, un Brahmane entré, comme par hasard, dans la ville de Tchédi. Le vieillard considère, presque avec importunité, un signe rouge qui fleurit, entre les deux sourcils, sur le front pâle de la jeune suivante : « Damayantî » profère-t-il et le trait de pourpre se dissipe en un incarnat léger sur le visage entier qu'elle veut cacher de ses mains. Aussitôt :

« Princesse, n'ayez peur. Le roi Bhîma promit une récompense de mille vaches à qui retrouverait son gendre et sa fille ; plusieurs d'entre nous partirent, je suis l'heureux, qui vous ramènerai, vous au moins, chez les Vidharbhains. » La reine : « C'était un pressentiment, exhale-t-elle, serrant la jeune femme contre sa poitrine : ta mère, ma sœur, est comme moi, fille du roi Soudâman, je te vis enfant dans le palais de mon père. »

Joies du départ, fêtes du retour, en vain ; rien ne distrait l'épouse, qui pleure, seule, toutes ses larmes. Si elle pouvait oublier Nala, les deux enfants, vivante image du héros, le lui rappelleraient sans cesse. Distraitement, elle écoute de nouveaux messagers qui s'en vont de tous côtés, visitant les palais, les cabanes, les ermitages : un d'eux, pourtant, raconte qu'il s'est entretenu avec le cocher du roi Ritouparna et que cet homme a paru s'émouvoir au nom de Nala.

« Retourne dans la ville d'Ayôdhya » précipitamment, à ce courrier ; et rattachée avec violence à un si faible indice : « Annonce qu'aura lieu bientôt un nouveau *swayambara,* pour la princesse Damayantî qui, ne sachant si Nala vit encore, veut choisir un époux. »

Le Brahmane obéit. À la nouvelle Ritouparna fait appeler son chef d'écuries et demande s'il peut le conduire en vingt-quatre heures chez les Vidharbhains. Le roi aspire à la main de la princesse et n'en fait pas mystère à Vahouka.

« Nala ! Nala ! » crie au cocher une voix pareille à celle qui l'appela dans la forêt embrasée ; mais il doit rester sourd à ce nom, il se souvient de son engagement quand le serpent bleu, tiré par lui de l'incendie, le fit changer de formes, altérant en membres difformes et grêles ses fiers bras et sa vaste poitrine, pour un résultat béni et disant : « Apprends que je suis roi comme toi, celui des serpents, comme toi puni. J'ai manqué d'égards envers l'ascète Narada et m'immobiliserai jusqu'à l'heure où tu me délivres. Ma reconnaissance te dévoilera le moyen de chasser le démon qui t'afflige. Rends-toi à la ville d'Ayôdhya, auprès du roi Ritouparna, présente-toi à lui, comme habile dans l'art de conduire les chevaux, t'insinuant dans les bonnes grâces du souverain : en échange de tes services, il t'enseignera la science des dés qui, pour son esprit, n'a pas de secrets. Regagne à l'indigne Poushkara, ton royaume. Tiens et voici, pour reprendre ta beauté natale, une couple d'habits célestes, que tu n'auras qu'à vêtir. »

Maintenant il s'efforce de cacher son angoisse et refoule en lui cette pensée : « Misérable que je suis. Le chagrin a-t-il égaré l'esprit de ma bien-aimée ? Un moyen qu'elle emploie de me ramener à elle, ou bien est-ce, tant la nature des femmes contient d'inconstance, qu'elle veut chercher, en d'autres liens, le bonheur que je lui ravis. Profitons du désir de Ritouparna ; allons dans la capitale du Vidharbha. J'y saurai démêler la vérité. »

Il ne songe même pas à éprouver de la joie, que la bien-aimée survive et que son corps délicat ait défié les dents féroces. Vite, il entre à l'écurie, choisit quatre chevaux de race nés sur le bord de l'Indus, à la fois de neige et de feu : il les attelle, doucement les flatte de la main, et sitôt que Ritouparna est monté dans le char, il les lance à travers l'espace. Les blancs coursiers s'ajoutent pour ailes la cime immaculée des monts ; planent sur les forêts, à la façon d'oiseaux. Le roi, stupéfait, se demande si la chétive enveloppe de Vahouka ne cache pas Matali, le cocher d'Indra.

Arrêt, le soir, comme pour laisser souffler les bêtes et Ritouparna, cessant de se confondre avec le soleil, sur les hauteurs éthérées, examine, pour prendre patience, un arbre de l'espèce *vibhitaka*.

« Mon ami, dit-il à son cocher, sache-le, personne n'est plus grand calculateur que ton maître. Tu vois ces branches aux fruits innombrables comme les étoiles, je te dis, sans hésiter, qu'il cache sous sa feuillée deux mille cent fruits, moins cinq.

— Seigneur, permets-moi d'arracher ces arbres pour les compter à l'aise. Qu'Indra me protège, c'est merveilleux, le chiffre est juste ; pas un de plus, pas un de moins.

— Que dirais-tu si tu me voyais engager une partie de dés : rien ne résiste à mes combinaisons ; je sais déjouer la ruse des adversaires et gagner à coup sûr et sans peine.

— Grand roi, je t'en supplie, donne-moi la science des dés et, en échange, je te donne celle des chevaux.

— Volontiers, mais tu jures, si j'y consens que, demain, avant le crépuscule, nous sommes chez le roi Bhîma.

— Par les seize grands royaumes du Djamboudvipa[*]. »

[*] Les seize principaux royaumes de l'Inde ancienne, selon les légendes.

La leçon commence, l'élève attentif ; le démon Kali se sent vaincu et prend le parti de quitter le corps de Nala. Sur son siège remonté, le faux cocher, vif et libre de la fièvre et de l'oppression, maintenant est sûr de regagner son royaume, quand il voudra.

Le char vole et, le lendemain, à l'heure dite, entre dans la cour du palais, avec des roulements de tonnerre. La foule accourt enthousiasmée ; il n'est pas jusqu'aux paons perchés sur les tuiles incendiées par le soir, qui n'imitent, avec leur queue éblouissante, chaque roue du char véloce ; aux éléphants, qui n'encensent de leur trompe le plafond doré des salles. Fête, par mille chants célébrée comme quand les nuées apportent la pluie. Damayantî, du fond de son appartement discerne les clameurs, elle tressaille, a-t-elle deviné l'approche du bien-aimé ? Nala seul savait ainsi faire courir un char.

Lui remplit ses fonctions en conscience, il vient de dételer les chevaux, les panse suivant la règle et la vigueur rendue aux nobles animaux, songe à se faire un lit sur le siège ; le véhicule remisé, vibrant, vers un vaste hangar.

— « La princesse souhaite connaître le motif qui amena les illustres voyageurs. » Sa fidèle servante Kécini, jamais embarrassée pour lier conversation, a dit ces mots soufflés par elle. Nala, en garde contre tous les pièges, répond indifféremment, que le roi Ritouparna est venu pour le *swayambara* de la fille de Bhîma. Sans s'occuper de qui le regarde avec une curiosité peu déguisée, il va prendre de l'eau dans les urnes, pour laver l'essieu, les roues et la caisse resplendissante.

— « N'y a-t-il pas, chez le roi votre maître (elle ne se décourage pas), un cocher jadis au service de Nala et qui parût au fait de son sort ?

— On t'a trompée, jeune fille. Nala erre, inconnu, sur la terre. Personne ne peut savoir où il se cache.

— Le Brahmane Soudêva, pourtant, est digne de foi. À l'en croire, cet homme conta que la princesse ne devait pas s'irriter ; plutôt plaindre son mari d'être tombé dans une grande infortune. N'essaie pas de le nier : cet homme c'était toi Vahouka. Suis-moi et viens répéter à ma chère maîtresse le propos tenu devant le saint. »

L'attitude de Nala s'ébranle, sa froideur fond et d'une voix mouillée de larmes : « Soit. Si je l'ai dit, je le répète. Abandonnée de son époux, une femme de haute naissance ne tombe pas à la colère, les épreuves concourent au triomphe de sa vertu et Nala, tu parlais de lui, était assez frappé, sans trouver, au fond du sort, ce suprême poison que celle-là le trahît ; par lui jadis choisie devant le feu sacré, à la face des dieux. »

Kécini s'empresse de rapporter l'entretien à sa maîtresse.

Le cœur de Damayantî flotte entre le doute et l'espérance.

« Tentons ! dit-elle : conduis mes deux enfants au cocher Vahouka. »

Candide, profonde inspiration ! aux bras déjà tendus par le frère et la sœur, un cri, spontané, déchirant, irrésistible a jailli de Nala. Confus de s'être laissé surprendre, il se tourne vers la confidente, et : « Je t'en prie, laisse venir sur mes genoux ces enfants, trait pour trait ceux que je perdis. » Il couvre de baisers leur tête, riant, pleurant, lui-même redevenu innocent comme eux. « Plus de doute, madame (Kécini revient à sa maîtresse), l'aspect du cocher Vahouka voile le héros Nala. Si vous aviez entendu le cri par l'émotion arraché à ce père, ou vu les caresses qu'il prodigue à vos enfants ! »

Qu'il est, à de certaines heures, malaisé de feindre ! Tandis que Vahouka, amené par ordre de la princesse, baisse la tête et garde le respect d'un subalterne mis en présence d'une haute dame, la fille de Bhîma tâche de se composer un visage. Les deux époux s'examinent un instant, douloureusement : leur silence vaut toutes paroles. Si Damayantî écoutait son cœur, elle serait aux pieds de celui, à qui elle a tant à pardonner ; d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir : « Vahouka, vis-tu jamais un homme, connaissant le devoir, abandonner, la nuit, au milieu d'un désert, la mère de ses enfants, la dévouée épouse innocente par lui choisie entre toutes à la face des dieux ?

— Attends pour me juger ! » s'écrie Nala, devant ces paroles oubliant son rôle. « Si j'ai perdu aux dés mon royaume et te délaissai, sache qu'une malédiction m'accablait, possédé que je fus du méchant démon Kali ; mais toi, avec ton libre arbitre, toi, que rien n'aveuglait, tu as voulu briser nos liens. Tes envoyés dans l'or de leurs trompettes ont proclamé mon agonie, ou que Damayantî allait choisir un autre époux ! Ritouparna n'accourt-il pas ivre d'espérance et demain l'Orient princier viendra, comme jadis, disputer ta main. Ah ! qu'il ne soit pas de dieux dans le nombre… Femme vindicative, tu as bien châtié le malheureux qui n'a cessé de t'aimer. »

L'orgueil de Nala s'emporte sur l'ombre d'un soupçon : n'est-ce pas l'homme même de s'oublier coupable pour devenir accusateur ! mais, dans cette injustice, Damayantî découvre la jalousie, signe encore d'amour. « Ah ! dit-elle, tu es toujours celui que j'ai préféré aux dieux, ami ! Ce *swayambara* qui t'irrite, je ne l'imaginai que pour te ramener. Tout à l'heure, si j'osai parler avec l'accent du reproche, je voulais qu'enfin tu te trahisses, pardonne ! une plainte, pour la première fois, exhalée de ma lèvre. L'astre aux rayons ardents, qui féconde la terre et l'astre à l'éclat froid, qui filtre par la nuit, les vents, sans demeure au monde : qu'ils consument ma vie si jamais j'accomplis acte indigne de toi. Ô divinités, triple soutien du Monde, je vous adjure ; levez-vous, en témoins ; dites que seule la vérité coule de ma bouche ou désertez-moi sans retour. »

Cet appel désespéré venait d'être jeté au ciel, lorsqu'une voix proféra pour écho.

« Nala, ne conserve de soupçon à l'égard de Damayantî : son trésor fut bien défendu : nous avons été, trois ans, les témoins et les gardes de cette épouse fidèle. La fille de Bhîma est digne de ton amour ; comme par le passé unis-toi à elle et même si tu peux, aime-la davantage. »

La voix divine fusait encore, que chaque parole retomba, en pluie de fleurs.

Sur la pointe des pieds se dresser, bras entr'ouverts, pour la recevoir et y toucher, ô bonheur ! avec des mains humaines !

Le prodige pour les amants se fit que chacun perçut des calices véritables pareils à ceux qui marquent les allées, dans les parterres et surchargent les vases des palais ; pourquoi s'exprimer plus que ces lotus, ces roses, ces jasmins tus, incueillis : ne s'étaient-ils pas tout dit ? Ils trempèrent, l'un et l'autre, pour renouveler leur être, en le silence lustral ; sous les guirlandes et le bouquet de lèvres suspendues comme un dais odorant : ou leur baiser toujours, passé, futur, perpétuel. Arrière, un autre bruit : ce leur fut naturel de se retrouver, tellement que, le lendemain, quand éclata l'allégresse de la nouvelle dans la cité, eux seuls après une veillée d'extase, paraissaient, se promenant par les rues pour se montrer, ignorer le motif : Nala restitué à sa splendeur première, selon la robe céleste, don du Naga ; Damayantî, matinale ou vierge comme se sent quiconque échappa à de grands malheurs.

Ritouparna, confus d'avoir traité en serviteur un grand monarque, offrit de subtiles leçons à Nala, qui devint passé maître dans l'art de lancer les dés. Un mois consacré aux plaisirs, le héros prit congé de Bhîma et, suivi de Damayantî, alla demander une revanche à l'usurpateur Poushkara. La même partie et pour lui la dernière reconquit un royaume et gagna les richesses, aussi la vie de l'adversaire. Généreux, il n'abusa de la victoire et renvoya son mauvais frère comblé de cadeaux. La fortune sourit constamment à Nala, qui avait payé sa dette à l'adversité et expié le délice d'être préféré aux dieux par Damayantî. Les hommes, dignes de le rester, si les fuit la prospérité, ne s'abandonnent eux-mêmes ; et savent, un jour ou l'autre, triompher des destins contraires.

Arrangé & récrit par Stéphane Mallarmé

Nala & Damayantî,
l'un des *Contes indiens,*
de Mary Summer (Marie Filon, 1842-1902),
traduits & adaptés
par Stéphane Mallarmé (1842-1898),
sont parus en 1893.

© Vertiges éditeur, 2024
ISBN : 978-2-89854-375-3

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2024

– 2 376e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org